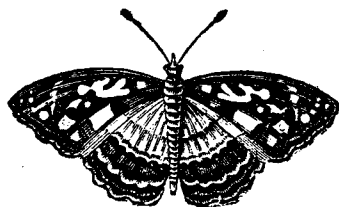


Ce Journal paraît les mardis et samedis.
Le prix de l'abonnement est de 6 fr. pour
trois mois, 11 fr. pour six mois, et 20 fr.
pour l'année. Tout ce qui concerne la ré-
daction doit être adressé, franc de port, au
rédacteur en chef, chez M. Gœury, au Ca-
binet littéraire, place des Célestins, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez
MM. Louis Babeuf, rue Saint-Dominique,
n° 2; Baron, libraire, rue Clermont, n. 5;
Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9;
Bonnard et Royer-Dupré, papetiers, rue
de la Fromagerie, n° 5; M^{lle} Felletas, au
Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché

LE PAPILLON,



Journal des Dames,

des Salons, des Arts, de la Littérature, des Théâtres, et des Modes,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ

D'HOMMES DU MONDE, D'ARTISTES ET DE GENS DE LETTRES.

UNE MORT.

(HISTOIRE CONTEMPORAINE.)

Il n'y a guère plus de vingt-un ans que le canon des In-
valides tonna, — et la France et l'Europe furent attentives,
comme s'il se fût agi pour elles de toute leur destinée.

Chacun comptait avec anxiété les détonations du
bronze, car une grande chose devait être annoncée
ainsi : Vingt-et-un coups pour une fille, cent-un pour
un garçon !

Le vingt-deuxième coup eut du retentissement dans
tous les cœurs, — il apprenait au monde que l'Empereur
avait un héritier, — que Rome avait un maître !

La Rome, déchue des pontifes, devait remonter, à
l'ombre du fils de Napoléon, jusque vers ses temps an-
tiques de splendeur et de liberté. — Un nouveau *César*
lui était né !

Oh ! que de gloire, que de vœux entourèrent alors
le royal berceau !... — Nous pouvons le dire à présent
que ce berceau n'est plus qu'une tombe, — notre culte
qu'un souvenir ! — à présent que la volonté de Dieu même
ne pourrait pas rattacher la France à cette étonnante dy-
nastie, qui, pendant quinze ans, fut son heureuse étoile !
Pleurer le fils du héros, ce n'est plus de la politique, c'est
de l'histoire ; — car la mort a passé au travers de cette
glorieuse famille, — et elle a tout fauché ! — et le père et
le fils, jetés par la gloire et le hasard sur les deux pre-

miers trônes du monde, sont morts tous les deux dans
les chaînes de l'exil !

L'estomac a tué l'un, dit-on, la poitrine a fait mourir
l'autre ! — Fasse le Ciel qu'il n'y ait pas sous ces deux
tombes ouvertes avant le temps quelque horrible mystère,
quelque infame profanation de tout ce qui fut beau et
grand sur la terre !

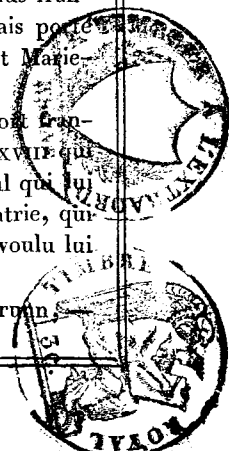
Et, — à vingt-et-un ans et quatre mois de distance, — le
canon de l'Autriche a révélé la mort d'un enfant né ROI
que le sort avait abaissé au niveau de duc, comme son
père élevait naguère des ducs au niveau de ROI !

Il sera sans doute permis à celui qui a vu les pompes
de son berceau de dire à la France les lentes et obscures
douleurs de sa tombe.

Personne peut-être n'a pleuré sur cette dernière agonie
du jeune descendant de Napoléon. Sa mère était bien là,
mais il y a long-temps que cette mère n'était plus fran-
çaise ! — Le sang impérial d'Autriche n'a jamais porté
bonheur à la France : voyez Marie-Antoinette et Marie-
Louise !

Et le fils de cette dernière, né français, est mort fran-
çais, malgré les absurdes ordonnances de Louis XVIII qui
voulait lui ravir ce titre de gloire, — le seul qui lui
restât ; — et son dernier vœu a été pour cette patrie, qui
lui doit au moins des larmes, si elle n'a pas voulu lui
donner un trône.

C'est loin d'elle, c'est au château de Schoenbrunn



peut-être dans la même salle où Napoléon fit deux fois sa halte de guerre, que son fils a fait sa halte de mort!

Ces portes qui s'étaient ouvertes naguère pour un char triomphal, vont s'ouvrir de nouveau, — mais cette fois pour laisser passer un cercueil!

Moins heureux même que Napoléon, le jeune mourant n'a pas vu de vieux serviteurs dévoués agenouillés autour de son lit d'agonie; il n'a pas senti leurs larmes rouler sur sa main défaillante et son dernier souffle s'est exhalé sans qu'une voix amie ait murmuré à son oreille le dernier adieu.

Alors sans doute l'ombre du grand conquérant lui est apparue, et la seule idée qui ait pu lui faire trouver la mort moins amère, c'est le souvenir du dévorant soleil de Sainte-Hélène!

Ah! si à ce moment suprême il a rejeté en arrière sa pensée, — s'il a parcouru du souvenir le commencement de sa carrière, si différent de la fin, — cette brillante aurore qui devait se terminer par un si sombre orage, — comme il a dû mépriser la vie et prendre les hommes en haine; — comme il a dû voir avec résignation se fermer le livre de son existence à peine ouvert, et sur lequel il n'était plus appelé à graver la gloire et la grandeur promises à son berceau!

Oui, toutes les haines qui ont poursuivi le père dans le fils doivent s'éteindre au bord de ce tombeau obscur qui vient d'engloutir le dernier chaînon d'une dynastie improvisée par la victoire et par le génie, mais à laquelle le Ciel a refusé la légitimité du temps. — François Napoléon dormira inconnu dans les sombres caveaux du palais autrichien confondu avec la vulgaire poussière des rois et des ducs!

Que n'a-t-il pu au moins mourir sur un champ de bataille, — de la mort des braves! — un étendard ennemi devait seul servir de drap mortuaire au fils de Napoléon; — des boulets seuls devaient creuser sa tombe!

Et il est mort avant le temps, — de la mort commune à tous, — à vingt-et-un ans!

Ah! si jamais la glorieuse colonne reçoit sur son faite la statue de Napoléon, espérons que la reconnaissance nationale obtiendra qu'on fasse dormir les cendres du fils à l'ombre de cette puissante figure, et que la France, libre et heureuse, réunira enfin au tombeau deux êtres que le destin avait si cruellement séparés pendant leur vie!

En attendant, paix et respect aux mânes du jeune Napoléon! Le père a fait trop de bien à la France, pour que la France reconnaissante ne donne pas des larmes à son fils.

Pleurons donc sur lui; — car les larmes qui tombent sur un cadavre, ne peuvent rien avoir d'hostile pour personne! — Les méchants seuls oseraient blamer la pitié, parce qu'ils ne sont pas dignes de la comprendre!



UNE VENGEANCE ESPAGNOLE,

SOUVENIR DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

(1809.)

J'ai vu tuer plus d'un homme, et j'ai aidé à en tuer plus d'un moi-même, quoiqu'il n'y eût pas de querelle entretenue; et si ce n'est pas un crime de tuer des gens avec qui nous ne nous sommes pas querellés, mais seulement parce qu'ils portent une autre cocarde, je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas d'excuse pour celui qui tue son ennemi mortel venu sur le pré tout armé contre sa vie.

WALTER-SCOTT, *l'Antiquaire*.

Oh! c'est qu'elle était belle, Marietta! belle comme l'est une Espagnole à seize ans, avec de grands yeux noirs qui jettent du feu, avec de longues tresses de cheveux qui tombent sur de rondes et blanches épaules, avec une taille si élégante et si flexible qu'on craint de l'enlacer d'un bras amoureux! et puis il y avait dans sa figure un parfum si délicat de coquetterie, de malice et de cette douce fierté qu'on ne trouve que chez les filles de l'Espagne; il y avait dans sa démarche quelque chose de si gracieux, de si aérien, que si vous l'aviez vue, comme moi, gravir d'un pied léger les rochers qui couronnaient sa cabane, ou bien si vos yeux avaient rencontré ses yeux pleins de feu, si elle vous avait regardé de ce regard qui tue le sommeil, vous vous seriez souvenu long-temps de Marietta avec ses grands yeux noirs, ses longues tresses de cheveux, sa taille si élégante, de Marietta, la fille de Philippo le pêcheur; et si par hasard il vous était arrivé de la surprendre à rêver, si vous aviez vu cette teinte vague de mélancolie épandue sur tous ses traits, oh! alors c'était à en perdre la tête! Mais reprenons de plus loin.

Marietta avait juré d'être à Piétro, le chasseur; Piétro, jeune Espagnol, avec le dédain aux lèvres et la main sur le poignard. Piétro était digne de son amour; il avait soutenu sa vieille mère, il aidait souvent Philippo, déjà vieux, à jeter ses filets ou à conduire sa barque; et puis, Piétro était le plus habile chasseur de l'Aragon, nul n'aurait gravi avec autant d'audace et d'adresse les roches les plus escarpées, nul n'aurait dansé le *boléro* avec autant de grace; mais aussi nul n'aurait supporté plus impatiemment une injure, il lui fallait du sang, du sang pour laver un affront! Aussi, à dix lieues à la ronde on vous eût parlé de Piétro le chasseur.

Marietta avait seize ans alors, Piétro en avait vingt-deux, et le vieux pêcheur commençait à lancer ses filets d'une main moins assurée; il se prenait souvent à ne plus pouvoir diriger sa barque. « Mon fils, dit-il un jour à Piétro, Marietta est à toi, elle est ton épouse!... Tu la rendras heureuse, n'est-ce pas, Piétro?... » Et tandis qu'une grosse larme roulait sur les joues hâlées du vieux Philippo, la main de Piétro étreignait sa main, et nos deux jeunes gens échangeaient un regard qui peignait tout leur bonheur!

« A huit jours les fiançailles! » ajouta Philippo, qui avait repris sa gaité. « A huit jours! » répétèrent nos deux amants, comme s'ils avaient voulu dire qu'il y avait déjà long-temps qu'ils l'attendaient ce jour des fiançailles; car

huit jours, voyez-vous, c'est bien long lorsqu'on attend!

Enfin, la veille de ce jour si désiré arriva. « A demain! » dit Marietta en souriant. « A demain!... » répéta Piétro, et un long baiser d'adieu vint fermer la bouche de Marietta.

« A demain !!! »

C'était alors en 1809 : il y avait déjà près de deux ans que nous étions en Espagne, et Dieu sait ce qu'il nous en a coûté ! Saragosse, vous savez, cette ville aux mille citadelles qui embrassent la campagne comme les serres de mille vautours, cette ville dont le siège occupera dans l'histoire une page tracée avec du sang, Saragosse, venait d'être prise. La résistance des assiégés avait décimé nos rangs et exaspéré nos soldats (comme si la défense n'était pas une chose légitime et un sentiment inné chez les hommes!) aussi n'était-ce que le feu dans le regard et la main sur le sabre, que nos soldats pouvaient regarder une figure d'Espagnol.

Les débris d'une compagnie de voltigeurs avaient été détachés dans le hameau où devaient se célébrer les fiançailles de Piétro et de Marietta.

Vous vous rappelez que nos deux amants avaient dit « A demain ! », et Piétro, en quittant sa fiancée, avait couru chez le signor Pédrillo, musicien du village et qui était en même temps chirurgien et aubergiste. Aussi Piétro en entrant chez lui, trouva-t-il une vingtaine de ces voltigeurs qui se passaient à la ronde une énorme outre remplie d'excellent vin d'Espagne. Malgré ce passe-temps si agréable et si rare en campagne, nos soldats n'avaient rien de leur gaité ordinaire; point de ces joyeux propos, de ces saillies, de ces chansons qui font oublier les fatigues de la journée; l'outre circulait toujours, mais au milieu du plus morne silence: elle n'avait pas déridé le front soucieux de nos soldats!

Oh! c'est que l'entreprise n'avait pas été heureuse! eux aussi, ils avaient été au siège de Saragosse, et ils s'en souvenaient, car à peine s'ils avaient retrouvé un tiers de leur compagnie. Vous pensez bien que leur mémoire, occupée à se retracer les noms des absents, ne pouvait plus avoir de souvenirs de chansons ou de gais propos; car la joie eût été une insulte au milieu de ce cercle silencieux.

Mais qu'importaient à Piétro, et Saragosse, et ses cendres, et ses monceaux de cadavres? que lui importaient à lui, fiancé de Marietta, et le regret et le morne silence de nos soldats? que lui importait tout cela à lui? Marietta ne lui avait-elle pas dit « A demain »? Et demain, lorsque le soleil se sera couché derrière la montagne, ne sentira-t-il pas battre contre son cœur le cœur de sa fiancée? ah! c'est que cela est si doux à penser!

« Ah ah! bonjour, vieux Pédrillo! Ça, tu es des nôtres, car tu sais que c'est demain que j'épouse la jolie Marietta!... »

Et le sourire de ses lèvres, et la joie de ses yeux contrastaient si fort avec l'air attristé de nos soldats!...

« Et épouse le diable, si tu veux, Signor caballéro! » s'écria un de nos vieux grognards; mais nous n'avons que faire ici de toi, de ta Marietta, comme tu l'appelles, et encore moins de tes airs de fête.

« — Viens-tu compter ici combien il en reste de ceux que vos balles espagnoles ont épargnés à Saragosse? »

ajouta un second qui avait vu tomber son frère à ses côtés.

« — Par l'âme de ta mère, tu choisis mal ton temps pour venir nous parler de chants et de danses, reprit le premier, à moins que tu ne veuilles entonner le chant des morts ou sauter à la danse du sabbat. »

Et les yeux assombris de notre vieux soldat rencontraient au passage les yeux enflammés de Piétro; car, je vous l'ai dit, nul ne supportait plus impatiemment une injure.

« Je ne sais *Signor Francèse*, qui de nous deux a envie d'entonner le chant des morts ou de sauter à la danse du sabbat, comme tu le dis », et la figure empourprée de Piétro, et ses yeux étincelants fesaient présager une scène terrible. « Si tu as trouvé les balles de Saragosse trop dures à digérer, il fallait rester en France: nos carabines n'auraient pas porté jusque là! Crois-tu que les fils de l'Espagne n'ont ni bras ni cœur? Va, va, ce ne sont pas seulement nos balles qu'il faut craindre.... »

Et déjà le sabre du vieux soldat était à sa main, et vingt autres sabres se trouvaient mal à l'aise dans leurs fourreaux.

« A toi donc, Signor Francèse », s'écria Piétro d'une voix terrible et sauvage, et un cri d'horreur succéda à ce cri farouche de Piétro.

Le vieux soldat venait d'être frappé au cœur par un stylet lancé d'une main ferme.

« Vengeance! balbutia le vieux soldat en expirant, vengeance! », et soudain une balle vint frapper au front Piétro, qui se tenait là debout devant eux comme un homme qui ne craint pas la mort.

« Marietta, Marietta! murmura-t-il... » Et tout fut fini.

Le lendemain, le soleil avait déjà paru depuis longtemps sur la montagne, et cependant Marietta attendait encore son fiancé. Tout-à-coup, elle aperçoit Pédrillo, il porte la tristesse empreinte sur tous ses traits, et elle conçoit déjà les plus funestes soupçons.

« Et Piétro? Avez-vous vu Piétro? » s'écrie-t-elle, et ses yeux semblent vouloir lire dans l'âme du vieillard.

« Piétro!... Qui me parle de Piétro? Il est là-bas dans sa cabane; la mort y a passé et l'a pris pour son fiancé! »

Déjà Marietta s'était élancée vers la cabane de Piétro, tous les convives de la noce l'avaient suivie.

Elle étreint le cadavre de ses caresses délirantes, elle l'inonde de ses baisers; puis se relevant tout-à-coup: « A demain les funérailles! » s'écrie-t-elle avec un accent farouche qui fait frémir tous les spectateurs, et elle disparut à travers les rochers.

Le lendemain le corps de Piétro venait d'être transporté à la chapelle du hameau, le prêtre entonnait l'hymne des morts, une jeune fille en désordre, l'œil égaré, perce la foule et arrive jusqu'au cercueil de Piétro.

« Je viens prendre part à votre fête, s'écrie-t-elle, et un sourire infernal brillait sur ses lèvres. J'apporte aussi mon offrande, moi; tenez, elle est belle mon offrande!... »

Et soudain elle laisse rouler sur le marbre de la chapelle une tête d'homme toute souillée de sang...

Piétro avait été vengé!...

H. C. GAUBERT.

LE POÈTE.

Le poète, c'est l'homme à la pâle figure,
 Au regard convulsif,
 Au crâne tout ridé par les veilles, augure
 D'un front toujours pensif;
 Le grand poète, c'est le pur rayon qui passe,
 Météore de l'air,
 Aux yeux étincelants, flamboyant dans l'espace
 Comme un rapide éclair.

Hélas! il vit un jour, — et sur ses grandes ailes
 Dans les cieux s'élevant,
 Il a franchi d'un saut les voûtes éternelles,
 Emporté par le vent.
 Il est beau, le poète, alors qu'il tourbillonne
 Bien haut sur l'univers,
 Et qu'il laisse tomber de son luth qui résonne
 Ses mélodieux vers....

Honneur à lui! dit-on, car la terre au génie
 Est un aride lieu;
 Laissons-le se grandir dans la plaine infinie
 Aux paroles de Dieu!
 Frémir aux battements des ailes azurées
 De l'ange aux cheveux d'or,
 Aspirer les doux chants sur ses lèvres pourprées
 Dont l'harmonie endort.

Mais il descend; — et puis, curieuse, empressée.
 La foule, l'œil béant,
 Cherche en lui le secret de sa haute pensée,
 Et sourit en voyant
 Un homme fait comme elle, à la stature grêle,
 Pâle et silencieux,
 Cheminer tristement et secouer de l'aile
 La poussière des cieux!

Eh bien! use ta vie, afin que l'on te nomme
 Poète, tu le vois!
 Cette foule grossière a dit: « Tu n'es pas l'homme
 « A la puissante voix....
 « Tu n'as pas vu de Dieu la tête colossale
 « Surgir de toute part,
 « Et briller comme un lustre au faite d'une salle
 « Son immense regard! »

Angé échappé du ciel, ah! si ton cœur devine
 Notre avenir là haut,
 Ne laisse pas tomber la parole divine,
 Ce serait un vain mot!...
 Loin, bien loin de ce monde exile-toi, poète,
 Et sans penser à lui,
 Aux baisers du soleil livre ta jeune tête,
 Car pour toi seul il luit...

B. JOUVIN (de Grenoble).

CHRONIQUES LYONNAISES.

Un avis municipal annonce qu'on s'occupe activement de la réorganisation de notre belle garde nationale et du recensement des *citoyens* qui doivent en faire partie. (Le mot *citoyens* se trouve textuellement sur l'affiche.) Mais il paraît qu'on ne se hâte pas autant pour réorganiser en milices nationales la Croix-Rousse, Vaise et la Guillotière. Cela viendra sans doute aussi, et *mieux vaut tard que jamais!*

— Il paraît que définitivement le nouveau palais de justice sera établi sur le quai, à côté de Roanne, car on a

commencé les démolitions de l'ancien bâtiment qui appartenait à la Cour d'assises, et M. Baltard est arrivé pour prendre, dit-on, la direction des importants travaux nécessaires à l'exécution des plans qu'il a fait adopter.

— Deux individus viennent d'être arrêtés, comme prévenus d'un vol d'argenterie, commis à Fourvières, au préjudice du sieur Pochat.

— Les travaux indispensables à la restauration de la salle des Célestins sont commencés, et tout annonce la prochaine réouverture de ce théâtre.

— C'est dimanche prochain qu'a lieu la vogue de La Mulatière, une des plus fréquentées de nos environs.

— Les écuyers Tourniaire donneront demain une dernière fête équestre à l'Élysée-Lyonnais. Ils exécuteront diverses courses nouvelles et feront paraître leur superbe éléphant. Il y aura donc à la fois foule et plaisir.

BIBLIOGRAPHIE.

Depuis le modeste et classique in-douze, destiné généralement aux cabinets de lecture et aux antichambres, jusqu'au brillant in-octavo, réservé aux salons et aux boudoirs, que de nouveautés appellent l'attention de ceux qui trouvent dans la lecture un agréable délassement au travail, une heureuse distraction aux peines de la vie!

La province veut aujourd'hui marcher sur les traces de la capitale, et nous signalerons parmi les dernières productions de nos muses départementales les *Sept Contes noirs* (1) dont nous avons annoncé la prochaine publication dans notre avant-dernier numéro.

Cet ouvrage est dû à la plume élégante et facile d'un de nos jeunes concitoyens. Son volume contient plusieurs Nouvelles pleines d'intérêt, et, à cela près de la dernière, que l'auteur eût, selon nous, bien fait de retrancher, nous croyons que les autres peuvent être lues avec plaisir, par les hommes du moins, car il serait possible que les dames y trouvassent quelques tableaux un peu trop vifs, et des scènes d'une énergie un peu trop crue.

Avis Divers.

Nous recommandons avec l'intérêt le plus vif aux mères de famille qui ont des enfants à mettre en pension le collège de Saint-Chamond, à six lieues de Lyon. La grande échelle d'instruction sur laquelle est fondé cet établissement, la modicité du prix (465 fr. par an), sa situation hygiénique, le savoir des professeurs et du Principal, et les soins assidus de son épouse, tout lui méritera l'approbation des parents. Il compte déjà un grand nombre d'élèves. S'adresser à M. Quiquandon, à Saint-Chamond, pour avoir connaissance du Prospectus.

— La pâte pectorale de Regnault obtient toujours d'heureux effets dans les enrouements, rhumes et catarrhes. C'est un médicament qui joint à des vertus efficaces un goût fort agréable. L'expérience en a fait adopter l'usage. Le dépôt est à Lyon chez Boitel, pharmacien, rue Lafont, n° 24.

— Un jeune professeur de langue et de littérature désirerait trouver quelques nouveaux élèves. S'adresser au bureau du Journal.

— *A louer de suite*: Vastes magasins avec entre-sol, donnant à la fois sur la place des Célestins et sur la rue d'Amboise. S'y adresser, place des Célestins, n° 10.

(1) Se trouvent à Lyon, chez Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, et Babeuf, libraire, rue Saint-Dominique.